

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier... Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

« Tout est affaire de décor, changer de lit, changer de corps »

C'était une soirée habituelle du Paris pimpant et battant de la deuxième décennie du XXIème siècle. D'une rive à l'autre de Paris les multiples incarnations de la sensualité, de la fête et du paraître tourbillonnent dans la nuit telles les lucioles électriques qui ponctuent leur parcours effréné.

Traviata ci, **Traviata** là, chaque saison cette histoire revient sur les plateaux du monde entier. Qu'elle soit en costumes contemporains à sa création au milieu du XIXème siècle ou avec des bas résilles et autres tenues de bouge aux pratiques innommables, cette partition de **Giuseppe Verdi** ne connaît pas de répit ni d'oubli, elle forme désormais partie de l'aventure humaine. Qu'est-ce qui nous attire de l'histoire de Violetta Valéry, tout autant que celle de Marie du Plessis a fasciné Verdi et Piave pour en créer leur chef d'oeuvre ?

Selon Pierre Milza, Verdi a composé cette partition en pensant à l'accueil glacial que sa famille a fait à sa future épouse Giuseppina Strepponi dans son village natal. La malheureuse Strepponi était vue comme Germont juge d'emblée Violetta par le père du compositeur. La chanteuse montrera jusqu'à sa mort une dévotion pour le maestro telle celle de la dévoyée repentie pour son Alfredo. Oeuvre de passion et d'amour, *La Traviata* fait appel à nos sentiments les plus profonds, allons-nous juger librement ou aurons-nous la compassion pour

pleurer le destin faillible d'une créature des plaisirs ? La réponse est dans le miroir tendu qui revient dans toutes les saisons, tel un rappel à notre propre nature sévère.

*« Elle était brune et pourtant blanche,
Ses cheveux tombaient sur ses hanches.
Et la semaine et les dimanches,
Elle ouvrait à tous ses bras nus. »*

Dans cette reprise de la production de 2019, le metteur en scène australien **Simon Stone** nous propose une vision très différente des frou-frous et des dorures Second Empire des *Traviata* classiques. Dans un univers urbain aux sollicitations numériques incessantes, *Traviata* est une influenceuse, une « *hit girl* » des soirées parisiennes et même une égérie de mode. On ressent avec émotion dès le début cette configuration minimaliste dans un cube constitué de deux écrans haute-définition où les paupières closes de Violetta nous accueillent. Avec un geste dramatique très sophistiqué on comprend aisément la portée onirique de sa mise-en-scène. On entre dans la réalité de cette *Traviata* moderne, sa solitude et une carrière de paillettes construite sur des rêves brisés. La fin est d'une poésie absolue, Violetta disparaît entre les deux écrans dans un interstice de fumée blanche comme le papillon fragile qu'elle n'a cessé d'être. C'est une des plus belles mises-en-scène de tous les temps et il serait injuste de ne pas le signaler.

Nadine Sierra est une Violetta de légende. Belle à mourir et d'une grâce naturelle qui la rendent à la fois fatale et fascinante elle incarne le rôle sans effort. Vocalement c'est une verdienne idéale à la tessiture stable, l'agilité précise et brillante, aux graves puissants sans être écrasants. On remarque des pianissimi d'une pure beauté. Quel régal de voir comment elle porte ce personnage et nous fait redécouvrir des scènes et musiques que l'on croyait connaître déjà par cœur. **René Barbera** est correct en Alfredo. Un peu maladroit dans la vocalise et quelque peu figé théâtralement, nous apprécions tout de même une voix sonore au timbre généreux. **Ludovic Tézier** est fabuleux en père Germont à l'allure de patriarche provençal austère mais avec une cascade de souplesse dans

toute l'étendue de son impressionnante tessiture. Flora est la pimpante **Marine Chagnon** qui a déjà incarné plusieurs rôles sur des scènes diverses. Avec une belle présence théâtrale, très naturelle dans son rôle de « *Best Friend* » de Violetta, on admire son timbre velouté aux nuances claires et à la diction impeccable.

Les excellents choristes et musiciens des forces de l'**Opéra national de Paris** ont su rendre à cette partition une justice inénarrable, on avait l'impression d'assister à une création. Les ensembles étaient d'une pure beauté malgré des costumes parfois « *over the top* ». La direction raffinée de **Giacomo Sagripanti** n'a jamais penché vers une nervosité emphatique que l'on aurait pu craindre. Le *maestro* italien a su consolider les ensembles sans noyer les solistes, sculpter avec intensité les instants les plus dramatiques et nous permettre de comprendre autrement cette partition.

« *Coeur léger, coeur changeant, coeur lourd,
Le temps de rêver est bien court.* »

A l'issue de la représentation, les vers du poème « *Bierstube Magie allemande* » du *Roman inachevé* de Louis Aragon nous ont poursuivi. Ce mélange de sensualité exacerbée, de mélancolie poétique et de dénouement fatal nous rappelle cette Traviata iconique dans ce Paris, désert peuplé du début 2024. Et si, finalement, nous étions tous des Traviata de Simon Stone ? Nous nous perdons dans la brume hivernale, rallumant nos notifications après le rêve de Violetta. Alors le poète moderne, nous dévisageant narquois, ira égrener sur son compte X une glose d'Aragon: Est-ce ainsi que les hommes vivent? Et leurs *likes* au loin les suivent, comme des écrans révolus.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024.
VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier... Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

VIDEO : Nadine Sierra chante « *Addio del passato* » dans la production de Simon Stone à l'Opéra National de Paris

CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, le 13 août 2023. MARTINU : the Greek Passion / La Passion grecque. Maxime Pascal / Simon Stone

Salzburg 2023 a eu le nez fin et la vision juste pour choisir d'exhumer ainsi l'ultime opéra de **Martinu** (création posthume à Zurich en 1961) : « **La Passion grecque** » (d'après le roman de Níkos Kazantzákis, fameux pour *Zorba le Grec*) est une rareté absolue dont l'acuité dramatique, les sujets, les thèmes sous jacents font écho à notre actualité migratoire (que le metteur en scène **Simon Stone** exploite habilement). Musicalement, les **Wiener Philharmoniker** sous la direction de **Maxime Pascal** s'avèrent percutants.

Les villageois de l'Attique profonde se préparent pour la Semaine Sainte : dirigés par le pope Grigoris, chacun doit tenir un rôle dans le Mystère de la Résurrection qui sera représenté ... mais des réfugiés guidés par le prêtre Fotis, se présentent chassés de Turquie ; le pope inflexible ordonne qu'on les chasse car ils pourraient transmettre le choléra !

A travers le personnage qu'il doit incarner, confronté à une

situation dramatique et tragique, chacun se dévoile : la veuve Katerina qui joue Marie-Madeleine soignent les opprimés (sommptueuse **Sara Jakubiak** douée d'une présence sensuelle intense), comme surtout Manolios (solaire et très engagé **Sebastian Kholhepp**) qui incarnant Jésus et secourant les migrants, sera tué par Panais (lequel velléitaire au début avait refusé de jouer Judas : **Julian Hubbard tout aussi crédible**). Saluons aussi l'impeccable Yannakos de **Charles Workman** (précis, articulé, très juste) ;

Sur scène, le Mystère se réalise au delà du prétexte initial. La force du drame de Martinu joue des registres simultanés, dans l'action : strates dramatiques qui renforcent et exacerbent puis libèrent aspirations et natures ; dans l'écriture musicale, chants orthodoxes, et motifs tchèques portés par une prosodie précise et souple. Le geste clair, affûté du chef français rétablit l'originalité et la violence du sujet comme les accents très subtils d'une musique nerveuse et contrastée. Les chœurs (des réfugiés et des villageois / Choeurs de l'Opéra de Vienne et Maîtrise du Festival) attisent la charge fraternelle et sociétale des situations.

On aurait imaginé exploitation plus évidente et générale du Manège des rochers, ses galeries à arcades si graphiques et suggestives : seul un niveau est utilisé pour les migrants écartés, exilés, tenus à distance. Mais Simon Stone, maître des mouvement de foules, sait exprimer la complexité du sujet des migrants, particulièrement aigu aujourd'hui : l'inscription « refugees out », puis le sang maculant le sol en fin d'action en disent assez sur la tragédie contemporaine qui est loin de s'amenuiser. L'approche intelligente, épurée, débarrassée des fatras confus habituels sert idéalement la justesse du sujet. De quoi réhabiliter une partition méconnue de Martinu. Mémorable.



CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, Felsenreitschule (Manège des rochers), le 18 août 2023. MARTINU : *La Passion grecque*. Maxime Pascal, direction / Simon Stone, mise en scène.

Opéra en 4 actes (création 1961)

Libretto de Bohuslav Martinů d'après le Roman « La Passion du Christ » de Nikos Kazantzakis / Crédit photo : SF/Monika Rittershaus – à l'affiche du Festival de Salzbourg 2023 du 13 au 27 août 2023 : dernière, le 27 août 2023 – **PLUS D'INFOS**, teaser sur le site du Festival de Salzbourg 2023 : <https://www.salzburgerfestspiele.at/p/the-greek-passion-2023>

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Garnier, le 12 sept 2019. VERDI: La Traviata. Yende, Bernheim, Mariotti / Stone.



Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Garnier, 12 septembre
2019. La Traviata, Verdi. Pretty
Yende, Benjamin Bernheim,
Ludovic Tézier... Orchestre de
l'opéra. Michele Mariotti,
direction. Simon Stone, mise en

scène. Nouvelle production du chef-d'œuvre verdien, La Traviata, à l'affiche pour la rentrée 2019 2020 de l'Opéra National de Paris. L'australien **Simon Stone** signe une transposition de l'intrigue à notre époque, avec la volonté évidente de parler à la jeunesse actuelle. **La soprano Pretty Yende dans le rôle-titre fait une prise de rôle magistrale**, entourée des grandes voix telles que celles du ténor **Benjamin Bernheim** et du baryton **Ludovic Tézier**. L'orchestre maison est dirigé par le chef italien **Michele Mariotti**. Une nouveauté riche en paillettes et perlimpinpin, bruyante et incohérente parfois, malgré la beauté plastique indéniable de la soprano, les néons, les costumes hautes en couleur... le bijou reste invisible aux yeux.

La Traviata 2.0... en frivolité stylisée



La Traviata est certainement l'un des opéras les plus célèbres et joués dans le monde entier. Le livret de Francesco Maria Piave d'après La Dame aux camélias d'Alexandre Dumas fils n'y est pas pour rien. Le grand Verdi a su donner davantage de consistance et d'humanité aux personnages mis en musique. Si l'histoire archiconnue de Violetta Valéry, « courtisane », est un produit de son époque, inspiré d'ailleurs de faits réels, seule la musique fantastique de Verdi cautionne l'indéniable popularité inépuisable de l'opus. Si le public contemporain européen est de moins en moins friand d'histoires tragiques où les femmes sont condamnées à la victimisation par une société à la misogynie conquérante, nous aimons toujours être conquis par les sopranos qui s'attaquent au rôle, et qui malgré la mort tragique sur scène, gagnent néanmoins à la fin de la performance, par la force de leur talent et leur insigne

compétence.

Dans la transposition du metteur en scène, **M. Stone**, nous avons droit à un premier acte qui frappe l'oeil par l'usage ingénieux de la vidéo (signée **Zakk Hein**), avec les références contemporaines d'Instagram et Whatsapp. Violetta a donc des milliers de « followers », va faire la fête dans un célèbre club privé parisien, s'achète un #kebab en fin de soirée, etc.. Ça interpelle, c'est surprenant, c'est agréable, c'est cool, c'est fugace... C'est souvent anti musical. Regardons ce qu'il se passe sur scène au moment le plus connu du grand public de cet acte, la chanson à boire (le Brindisi)... Rien. Cela pourrait être presque intéressant, de faire d'un morceau choral et dansant un moment de tension dramatique apparente.. Mais pourquoi ? Et comment ? Personne ne sait. La musique est dansante et légère, mais personne ne bouge. Si les interprètes n'avaient pas tourné le dos au public à certains moments, nous aurions pu dire qu'il s'agissait d'une mise en scène d'inspiration baroque, du fait de l'aspect profondément conventionnel de la proposition.

A un moment au 2e acte, nous avons droit à des néons tout à fait orgiaques, c'est audacieux et c'est kitsch. On adore. Immédiatement après vient une procession des choristes déguisés en plusieurs personnages des fantasmes érotiques, il y a du cuir, du latex, des godemichets... et sagement se forment des couples tout à fait hétéronormés, qui sagement regardent le public de face, sans bouger, pendant qu'ils chantent leur chœur puis quittent la scène. Il y a aussi pendant cet acte un bovidé sur scène. A la fin de l'acte la salle fut inondé d'applaudissements... et de quelques huées. Au troisième acte, le plus sobre, dans un contexte médical, plus ou moins explicite, l'espace scénique est constamment « pollué » par des mécanismes qui font marcher la scénographie, produisant d'insupportables bruits.

Heureusement les performances vocales sont salvatrices. Il y a un travail d'acteur indéniable, surtout de la part des

protagonistes, mais également chez quelques seconds rôles. Ils sont habités par le drame, même si la proposition est étrangement moins dramatique que ce que nous en attendions.



Pretty Yende dans le rôle-titre est une force discrète. Nous savons qu'elle a longtemps attendu avant d'incarner le rôle, malgré les propositions depuis de nombreuses années. Elle a bien fait ! Elle a le physique qui correspond au personnage et surtout elle est tout particulièrement juste dans la caractérisation, qui peut facilement sombrer dans l'excès de pathos. Si son jeu d'actrice est génial, le bijou est dans la

voix. Sa performance est resplendissante, son souffle coupe le souffle et son legato ensorcelle, tout simplement. Le timbre est beau et touchant, et ses coloratures, bien que virtuoses, ne sont jamais frivoles. Son interprétation ultime, l'«addio del passato » à la fin de l'opéra est un moment inoubliable, où seul les frissons nous rappellent que le temps n'était pas vraiment suspendu. Une prise de rôle magistrale !

Dans le triumvirat des protagonistes, les rôles masculins d'Alfredo et de Giorgio Germont, fils et père, sont tout aussi brillamment interprétés. La performance de **Ludovic Tézier** dans le rôle du père est une Master Class de chant lyrique et de style. Le ténor **Benjamin Bernheim** est tout panache ! Il est vaillant dans les limites de la proposition scénique, mais a surtout une force expressive remarquable dans l'instrument. Le timbre est charmant ; sa voix remplit la salle et touche les coeurs.

Le chœur de l'Opéra sous la direction de **José Luis Basso** est à la hauteur des autres éléments de la production. La direction musicale du chef **Michele Mariotti** est tout à fait intéressante. Si dans l'ensemble tout paraît correcte, la performance des vents est tout à fait hors du commun. Si les voix de la Yende et de Bernheim, lors du duo du 1er acte « Un di, felice, eterea » sont ravissantes, les vents sont quant à eux, ...sublimes.

Nouvelle Traviata à l'Opéra National de Paris, avec un trio de protagonistes qui cautionnent entièrement le déplacement, une mise en scène pétillante et légère qui ne laisse pas indifférent. **A l'affiche au Palais Garnier les 18, 21, 24, 26 et 28 septembre ainsi que les 1, 4, 6, 9, 12 et 16 octobre 2019**, avec deux distributions. Illustrations : © Charles Duprat / OnP